Paul Van Ostaijen (1896-1928), collection «Letterenhuis», Anvers.

à venir. Sans moralisme ni position de surplomb, il pointe les marais où les esprits s'embourbent, braque ses jumelles sur les zones de folie, de déraillement. En perpétuel devenir, après avoir rompu avec l'expressionnisme humanitaire qui colore son recueil *Le Signal*, il sautera par-dessus l'aventure dadaïste berlinoise pour élaborer un manifeste de «poésie pure». Miné par la phtisie, il doit quitter Anvers en 1927 afin de rejoindre un sanatorium dans la province de Namur. Il meurt en 1928 de la tuberculose, à l'instar de Kafka, qu'il traduisit en néerlandais comme le souligne Jan H. Mysjkin dans son éclairante préface. Saluons le traducteur et les éditions Samsa de nous livrer ces grotesques. Une œuvre roborative, incendiaire, salutaire en ces temps de rétrécissement conceptuel et de domination castratrice du «politiquement correct».

Véronique Bergen

PAUL VAN OSTAIJEN, *Le Trust du patriotisme et autres grotesques*, préfacé et traduit du néerlandais par Jan H. Mysjkin, avec l'œil complice de Pierre Gallissaires, éditions Samsa, Bruxelles, 2018, 190 p. (978 2 87593 157 3).

«On dirait de l'eau pétillante» : Lander Gyselinck, batteur de jazz

Il collectionne les récompenses, dont le prix flamand de la Culture pour la musique 2015 est sans nul doute un sommet, et il a déjà été affublé d'autant de surnoms ronflants: le batteur au style kung-fu, le wonderboy du jazz belge, la «bête de jazz» au cœur hip-hop, etc. Pourtant, il est loin d'être le batteur le plus talentueux d'un point de vue purement technique, comme il le reconnaît volontiers. Qu'est-ce qui fait alors du Gantois Lander Gyselinck (° 1987) un musicien tellement hors pair?

C'est à la fin des années 1990 que je l'ai vu à l'œuvre pour la première fois. À l'époque, il était le batteur du groupe de langue néerlandaise *Mambocito Mio*, qui mariait jazz, rythmes sud-américains, Frank Zappa et poésie de l'absurde pour en faire une combinaison inimitable. Lander Gyselinck attirait déjà l'attention. Parce qu'il était le seul gamin de douze ans (et qui paraissait en fait encore plus jeune) parmi une bande d'ados de dix-huit ans, mais aussi parce qu'il pouvait suivre sans la moindre difficulté les changements de rythme et d'atmosphère des morceaux qu'ils interprétaient.

Lander Gyselinck s'est intéressé très tôt à la musique. À quatre ans, il battait déjà le tempo avec des ustensiles de cuisine. À cinq ans, il recevait sa première batterie, un jouet en plastique auquel il ajouta immédiatement d'autres éléments, entre autres des bouteilles en plastique. Ce qu'il fait d'ailleurs toujours en 2018. Pour créer son propre son, il a besoin de plus qu'un ensemble de percussions standard. Un journaliste nous en a donné la description suivante: «Il installe sur sa grosse caisse deux bongos, là où se trouvent normalement deux toms. Il n'y a pas une, mais deux caisses claires de tailles différentes. Aucune cymbale

Lander Gyselinck
photo W. Schenk.

n'est à sa place habituelle. Il joue comme un gaucher sur une batterie pour droitier».
De même, il utilise souvent des chaînes ou il ajoute des petites cymbales et toutes sortes d'objets en plastique.
Cette composition obstinée et créative de son instrument se reflète dans sa musique, qui ne s'embarrasse pas des limites de genre. Lander Gyselinck écoute et joue les oreilles grandes ouvertes, et il fait (ou faisait) partie d'au moins autant de groupes que la semaine compte de jours: *LABtrio, BeraadGeslagen, Knownalone, Sinister Sister, Ragini Trio, Kris Defoort Trio, Cinéma Invisible, Mad Girl, Mount Meru* et STUFF., le plus connu. Bien entendu, toutes ces formations jouent du jazz sous toutes ses formes, mais elles font également la part belle au hip-hop, à l'électronique, à la musique classique indienne, à l'improvisation, à la musique minimaliste et à la pop délirante. Avec STUFF., Lander Gyselinck a joué lors de la représentation de la pièce de théâtre *An Old Monk* de Josse De Pauw[1] et il a réinterprété les bandes originales du compositeur canadien Howard Shore (entre autres *La Mouche, Le Seigneur des anneaux et Les Promesses de l'ombre*).
Cette orientation musicale large, Lander Gyselinck la doit à plusieurs personnes décisives dans son parcours. Il a grandi au sein d'une famille qui laissait toute la place nécessaire à un développement artistique. Sa sœur Femke assiste la chorégraphe Anne Teresa De Keersmaeker dans la compagnie *Rosas*. En 2017, Lander a créé avec elle *Flamer*, une représentation où ils échangeaient leurs rôles: elle s'installait derrière la batterie, lui dansait. Les conseils dramaturgiques ont été donnés par le troisième Gyselinck, Wannes, le plus âgé, qui est entre autres auteur de théâtre. C'est lui également qui fit découvrir au jeune Lander le hip-hop, Frank Zappa et toutes sortes d'autres musiques qui ne s'adressent pas directement aux enfants.
Au conservatoire de Bruxelles, le compositeur Kris Defoort lui a appris à jouer librement, tandis que le batteur Stéphane Galland (*Aka Moon*) l'a encouragé à ne pas se concentrer uniquement sur la technique pour chercher son propre style de batteur. C'est à la *New School of Jazz and Contemporary Music* de New York qu'il a appris à maîtriser la technique, là aussi qu'il a suivi une formation académique très exigeante auprès d'une série de musiciens du top. Ce fut également pour lui l'occasion de s'immerger dans le milieu trépidant du jazz et de l'improvisation. Enfin, il y a rencontré Jim Black, un batteur qui lui a montré qu'il est bien possible de créer quelque chose d'unique avec des cymbales abîmées et des peaux de tambour collées avec de l'adhésif. Sans oublier son passé de danseur de breakdance sur une place de Gand.
Sa spécialité? Tourner sur la tête au rythme de morceaux de hip-hop hurlés par des baffles.

Mais, à l'époque, c'était en fait déjà surtout la musique sur laquelle il bougeait qui l'intéressait. Heureusement, la bibliothèque de la ville et sa gigantesque collection de CD n'étaient pas loin. Lander Gyselinck y a dévalisé la section hip-hop. Plus tard, il dévora les vidéos *YouTube* de ses artistes électro préférés, tels que Hudson Mohawke.
Il retranscrivait le rythme des morceaux et les reproduisait sur sa batterie.
Ce n'est pas un hasard s'il travaille actuellement pour l'Académie royale des beaux-arts de Gand à un doctorat sur les influences croisées entre la musique improvisée en live d'une part et, d'autre part, la musique dansante contemporaine, orientée «beat» et produite en studio. Selon lui, ces styles sont tous deux des «développements actuels du jazz» et il souhaite «étudier comment une confrontation de ces traditions avec leurs richesses respectives peut générer de nouveaux mondes sonores».
Mais il ne s'agit là que d'une simple explication théorique de ce que Lander Gyselinck met en pratique sur scène depuis des années. Lorsqu'il joue, toutes ces influences se confondent. Pas sans contraste: ça heurte, ça frotte et ça ébranle, mais, au bout du compte, tout s'harmonise et on obtient un style singulier de musique. C'est du jazz dans sa forme la plus libre: ouvert à pratiquement toutes les influences extérieures.
Ces dernières années, j'ai pu voir Lander Gyselinck jouer à diverses occasions et avec plusieurs de ses groupes. J'ai surtout gardé en mémoire les quatre concerts de STUFF. en 2017. À chaque fois, ce quintette résonnait différemment, mais avec une constante: Lander Gyselinck qui, derrière sa batterie, parfois un stick entre les dents, harmonisait cette musique qui partait dans tous les sens grâce à des rythmes ingénieux et pétillants. Quelqu'un a dit un jour: «On dirait de l'eau pétillante».

Pieter Coupé
(Tr. L. Pierard)

1 Voir *Septentrion*, XL, n° 3, 2011, pp. 50-55.

Trois malles et un franciscain entreprenant : Herman Leo Van Breda, sauveur des Archives Husserl

Qu'ont en commun Heidegger, Lévinas, Sartre, Ricœur et Derrida? Le philosophe juif allemand Edmund Husserl, dont les archives furent sauvées par un franciscain flamand.
À la mort du penseur, en 1938, l'on découvrit 40 000 pages de manuscrits rédigés en sténographie *Gabelsberger*, que peu étaient capables de déchiffrer. Dans l'Allemagne d'Hitler, l'héritage du philosophe n'était pas en sécurité.
Quelques mois après la mort d'Husserl, le jeune prêtre Herman Leo Van Breda alla frapper sans prévenir, vêtu de sa soutane, à la porte de la veuve, à Fribourg-en-Brisgau.
Il voulait soutenir à Louvain une thèse consacrée au phénoménologue. Il ne le savait pas encore, mais cette visite allait définitivement faire basculer sa vie. Sur place, il découvrit en effet toute l'ampleur des archives. C'est probablement à cet endroit et à ce moment que naquit en lui l'idée de transférer clandestinement l'ensemble de l'héritage à Louvain, d'y constituer des archives en vue de la transcription, du déchiffrage et de l'édition critique des textes - un véritable centre d'étude et de recherche.
Ce serait le travail d'une vie, une mission qui prendrait quelquefois des allures d'obsession.
Le jeune prêtre gagna la confiance de Malvine, la veuve, et emmena seul les cent kilos de manuscrits dans trois malles, en train, jusqu'à Berlin, d'où l'ambassade belge enverrait les précieux écrits à Louvain par valise diplomatique. Les malles arrivèrent en novembre 1938.
En 1939, les 2 700 volumes de la bibliothèque et un conteneur rempli de meubles furent